

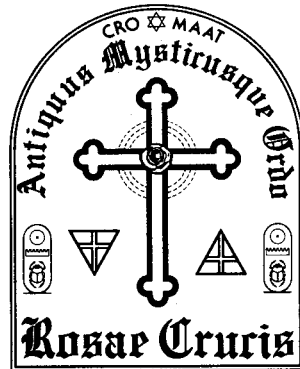


ORDRE DE LA ROSE-CROIX
A.M.O.R.C.

MONOGRAPHIE DU MAITRE

SECTION DES INITIES

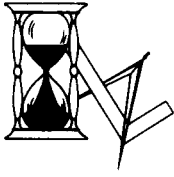
Degré du Temple
5
Monographie
3



Degré du Temple
5
Monographie
3

*«Connais-toi toi-même,
et tu connaîtras l'univers et les dieux»*





CONCORDANCE



René Descartes, qui fut membre de notre Ordre, est considéré comme le père de l'idéalisme moderne. Contrairement à ce que croient certaines personnes, sa célèbre maxime «*Je pense, donc je suis*» n'est pas l'oeuvre d'un matérialiste convaincu. Cette phrase, dont la portée philosophique est considérable, doit être prise dans son sens mystique. Pour ne considérer que l'essentiel, elle signifie que la seule réalité dont l'homme peut être certain est sa propre identité, c'est-à-dire sa personnalité et la conscience qu'il a de lui-même. Parmi les oeuvres nombreuses de ce grand philosophe, nous vous recommandons de prendre connaissance, entre autres, de son «*Discours de la méthode*», de ses «*Méditations métaphysiques*» et de ses «*Principes de philosophie*». Tous ces écrits reflètent parfaitement l'alliance que les Rosicruciens prônent entre la science et le mysticisme. La citation suivante contient à elle seule les principes spirituels qui doivent guider tout individu et faire de lui un vivant exemple de ce que Descartes nomme «*la vertu*».

«Il est certain que, pourvu que notre âme ait toujours de quoi se contenter en son intérieur, tous les troubles qui viennent d'ailleurs n'ont aucun pouvoir de lui nuire ; mais plutôt, ils servent à augmenter sa joie en ce que, voyant qu'elle ne peut être offensée par eux, cela lui fait connaître sa perfection. Et, afin que notre âme ait ainsi de quoi être contente, elle n'a besoin que de suivre exactement la vertu. Car quiconque a vécu en telle sorte que sa conscience ne lui peut reprocher qu'il ait jamais manqué à faire toutes les choses qu'il a jugées être les meilleures (qui est ce que je nomme ici la vertu), il en reçoit une satisfaction qui est si puissante pour le rendre heureux que les plus violents efforts des passions n'ont jamais assez de pouvoir pour troubler la tranquillité de son âme. Je ne remarque en nous aucune chose qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à savoir l'usage de notre libre arbitre et l'emprise que nous avons sur nos volontés ; car il n'y a que les seules actions qui dépendent de ce libre arbitre pour lesquelles nous puissions avec raison être loués ou blâmés ; et il nous rend en quelque façon semblables à Dieu en nous faisant naître de nous-mêmes...

Ceux qui sont généreux en cette façon sont naturellement portés à faire de grandes choses, et toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables, et parce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser leur propre intérêt, pour ce sujet ils sont toujours parfaitement courtois, affables et officieux envers un chacun. Et avec cela, ils sont entièrement maîtres de leurs passions, particulièrement des désirs, de la jalousie et de l'envie, à cause qu'il n'y a aucune chose dont l'acquisition ne dépende pas d'eux qu'ils pensent valoir assez pour méditer d'être beaucoup souhaité, et de la haine envers les hommes, à cause qu'ils les estiment tous, et de la peur à cause que la confiance qu'ils ont en leur vertu les assure, et enfin de la colère à cause que, n'estimant que fort peu toutes les choses qui dépendent d'autrui, jamais ils ne donnent tant d'avantage à leurs ennemis que de reconnaître qu'ils en sont offensés».

RENE DESCARTES (1596-1650)

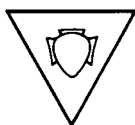
Cher frater, chère soror,

C'est aujourd'hui avec Solon que nous continuerons notre étude des plus grands philosophes de la Grèce antique. Célèbre pour avoir utilisé la poésie comme support de ses doctrines philosophiques, il fut classé parmi les sept sages de l'ancienne civilisation grecque. Il joua également un grand rôle dans l'essor d'Athènes, car ses lois politiques et sociales furent à l'origine de la démocratie athénienne.

SOLON

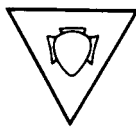
(640-558 avant l'ère chrétienne)

«Solon, originaire d'Athènes, naquit à Salamine. Son père descendait du roi Codrus et sa mère était cousine germaine de la mère de Pisistrate. Il consacra une partie de sa jeunesse à voyager en Egypte, qui était alors le pays où se retrouvaient tous les gens savants. Après s'être instruit sur le gouvernement et tout ce qui concernait les lois et les coutumes de ce pays, il revint à Athènes, où son mérite et sa naissance distinguée lui permirent d'obtenir les emplois les plus considérables. Il possédait une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté et de sincérité. Il était un excellent orateur, poète, législateur et stratège. Il fut pendant toute sa vie fort zélé pour la liberté de sa patrie, grand ennemi des tyrans, et peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Comme Thalès, il ne s'attacha jamais à un maître particulier. Il négligea la connaissance de la nature pour s'appliquer entièrement à la morale et à la politique. C'est lui qui est l'auteur de cette très belle maxime : "Il faut garder le juste milieu en toutes choses".



Un jour, Solon était à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avait obligé à faire un voyage. Après

s'être entretenu quelque temps avec ce philosophe, il lui dit : "Je m'étonne, ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous marier, car vous auriez des enfants que vous prendriez plaisir à élever". Thalès ne répondit rien sur le coup. Quelques jours après, Solon et Thalès accostèrent un certain homme qui feignit d'être étranger. Cet homme leur dit qu'il arrivait d'Athènes. Solon lui demanda : "Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau à Athènes ?". Et l'étranger lui répondit : "Rien que je sache, sinon qu'on enterrait un jeune Athénien dont toute la ville accompagnait la pompe funèbre, car il était d'une condition distinguée et fils d'un homme fort estimé de tout le peuple. Cet homme n'était pas à l'enterrement, car il est hors d'Athènes depuis quelque temps. Mais ses amis ont décidé de lui cacher cette nouvelle pour empêcher que le chagrin ne le fasse mourir". Solon s'écria : "Ô pauvre père malheureux ! Et comment l'appelait-on ?". L'étranger répondit : "Je l'ai bien entendu nommer, mais je ne m'en souviens pas ; je sais bien que tout le monde disait que c'était un homme d'une grande sagesse". Solon, dont l'inquiétude augmentait à tous moments, parut troublé et ne put s'empêcher de demander si cet homme ne s'appelait pas Solon. L'étranger lui répondit brusquement : "Oui, c'est celui-là". Solon éprouva un ressentiment si vif et si fort qu'il commença à se lamenter de douleur. Thalès lui dit alors : "Pourquoi tant pleurer et se tourmenter pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde ?" Solon lui répondit : "Ah ! c'est cela même qui me fait pleurer ; je plains un mal qui n'a pas de remède". A la fin, Thalès se mit à rire et lui dit : "Ô Solon, mon ami, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage ; j'en redoutais le joug et je connais, par la douleur de Solon, le plus sage des hommes, que le coeur le plus ferme ne peut supporter les afflictions qui naissent de l'amour et du soin des enfants. Ne t'inquiète pas davantage ; tout ce que l'on vient de te dire n'était qu'une plaisanterie".



Un jour que Solon écrivait des lois, Anacharsis se moqua de son travail et lui dit : "Quoi ! vous prétendez réprimer l'injustice et les passions des hommes avec quelques écritures ! De telles lois ressemblent à des toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des

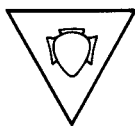
CINQUIEME DEGRE

NUMERO 3

mouches”. Solon répondit : “Les hommes appliquent bien les choses qu’ils ont convenues ensemble. Je ferai mes lois de telle manière que tous les citoyens comprendront qu’il est plus utile pour chacun d’eux d’y obéir que de les violer”. On lui demanda pourquoi il n’en avait fait aucune contre les parricides ? Il répondit : “C’est parce que je n’ai jamais cru qu’il y ait des gens assez malheureux pour tuer leur père ou leur mère”.

Il disait ordinairement à ses amis qu’un homme de 70 ans ne devait plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie ; que tous les courtisans ressemblaient aux jetons dont on se sert pour compter, car ils avaient plus ou moins d’importance selon la fantaisie du prince ; que ceux qui approchaient des princes ne devaient pas leur conseiller ce qui était le plus agréable, mais ce qui était le plus juste ; que nous n’avions pas de meilleur guide pour nous conduire que notre conscience et qu’il ne fallait jamais rien dire ni rien faire sans l’avoir consultée ; qu’on devait accorder beaucoup plus d’importance à la probité d’un homme qu’à son serment ; qu’il ne fallait pas se faire des amis à la légère, mais qu’il était très dangereux de rompre une amitié lorsqu’elle était liée ; que le moyen le plus sûr et le plus prompt pour repousser l’injure était de l’oublier ; qu’il ne fallait jamais essayer de commander sans avoir appris à obéir ; que le mensonge devait être en horreur à tout le monde ; qu’enfin il fallait honorer la Divinité, respecter ses parents et n’avoir jamais aucun commerce avec les méchants.

Solon n’a jamais été opposé au plaisir pendant tout le temps qu’il a vécu. Il a aimé la bonne chère, la musique et tout ce qui pouvait contribuer à la vie délicieuse. Il haïssait les représentations mondaines où on ne disait que des choses que l’on ne pensait pas. Il croyait que de telles représentations étaient pernicieuses à la République et que de là pouvait naître une infinité de séditions. Certains attribuent à Solon l’établissement de l’Aréopage. C’était un Conseil composé de ceux qui avaient exercé toutes les charges à Athènes. On



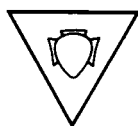
CINQUIEME DEGRE

NUMERO 3

demanda un jour à Solon quel était l'état le mieux administré ? Il répondit : "C'est celui où les gens qui n'ont pas été offensés exigent autant la réparation d'une injure faite à autrui que s'ils l'avaient reçue eux-mêmes".

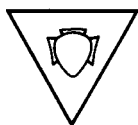
Solon s'aperçut que Pisistrate se faisait beaucoup connaître à Athènes et qu'il prenait les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain. Il fit tout son possible pour s'opposer aux desseins de ce tyran. Un jour, il rassembla le peuple au milieu de la place publique et dévoila les projets de Pisistrate : "Ô Athéniens, je suis plus sage que ceux qui ne connaissent pas les mauvaises intentions de Pisistrate, et plus courageux que ceux qui les connaissent et qui, par crainte ou par manque de courage, refusent de s'y opposer. Je suis prêt à me mettre à votre tête et à combattre ce tyran pour défendre la liberté". Le peuple, qui admirait Pisistrate, traita Solon de fou. Quelques jours après, Pisistrate se blessa lui-même et se fit porter tout sanglant sur un char au milieu de la place publique. Là, il dit que c'étaient ses ennemis qui l'avaient mis dans cet état pitoyable. Le peuple s'émut aussitôt et fut sur le point de prendre les armes en faveur de ce tyran. Solon lui dit alors : "Ô fils d'Iprocrase, tu joues mal le personnage d'Ulysse. Ulysse s'égratigna pour tromper ses ennemis, et toi tu te blesses pour tromper tes propres citoyens". Le peuple s'assembla et Pisistrate fit demander cinquante gardes. Solon ne recula pas et reprocha aux citoyens leur bêtise et leur lâcheté. Il leur dit : "Auparavant, il vous était facile d'empêcher que cette tyrannie ne se forme, mais à présent qu'elle est établie, il vous sera très difficile de l'abolir et de l'exterminer entièrement".

Quand il vit que tous ses discours ne pouvaient faire revenir les citoyens à la raison, il s'en alla chez lui et prit ses armes qu'il alla porter devant la porte du Sénat, en s'écriant : "Ô ma chère patrie ! je t'ai secourue autant que j'ai pu par mes paroles. J'affirme à Dieu que je n'ai rien oublié pour la défense des lois et de la liberté de mon pays. Ô ma chère patrie, je pars et te quitte pour toujours, puisque je suis le seul à me déclarer ennemi du tyran Pisistrate et que tous



mes autres compatriotes sont disposés à le recevoir pour maître”. Solon ne put jamais se résoudre d’obéir à Pisistrate. Et, comme il craignait que les Athéniens ne l’obligent à réformer ses lois qu’ils avaient fait serment d’observer, il aima mieux s’exiler volontairement et avoir le plaisir de voyager pour connaître le monde que de vivre désagréablement à Athènes. Il alla en Egypte, où il demeura quelque temps à la cour d’Amasie.

Le tyran Pisistrate, qui estimait beaucoup Solon, fut fort touché de son départ et lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir : “Je ne suis pas le seul, parmi les Grecs, qui se soit emparé de la souveraineté de son pays. Je ne commets rien contre les lois ni contre les dieux, puisque je tire mon origine de Codrus et que les Athéniens ont juré qu’ils conserveraient le royaume à ses descendants. Je fais observer vos lois avec beaucoup plus d’exactitude que si l’Etat était gouverné par le peuple. Je me contente des tributs qui étaient établis et, à part certains honneurs qui sont dus à ma dignité, je n’ai rien qui me distingue du moindre citoyen. Je ne vous en veux pas d’avoir dévoilé mes desseins. Je suis persuadé que c’était plutôt par amour pour la patrie que par haine contre moi que vous êtes parti, car vous ne saviez pas de quelle manière je me comporterais. Et si vous l’aviez su, peut-être n’auriez-vous pas désapprouvé mon entreprise. Revenez donc avec confiance et croyez sur ma parole que vous ne devez rien craindre de moi, puisque je n’ai jamais voulu faire de mal, même à ceux qui, de tout temps, avaient été mes ennemis. Je vous considérerai comme mon meilleur ami, et vous aurez toutes sortes d’agrément auprès de moi, parce que je sais que vous êtes incapable d’infidélité. Si vous avez des raisons qui vous empêchent de revenir à Athènes, vous pourrez demeurer partout ailleurs en Grèce. Je serai content, pourvu que ce ne soit pas moi qui sois la cause de votre exil”.



Solon lui écrivit cette réponse : “Je crois que vous ne me feriez aucun mal si je revenais à Athènes, car j’étais de vos amis avant que vous soyez tyran, et je ne dois pas vous être plus odieux que tout être qui

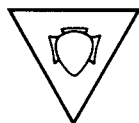
CINQUIEME DEGRE

NUMERO 3

hait la tyrannie. Je laisse la liberté à chacun de juger, selon sa pensée, s'il est plus utile aux Athéniens d'être gouvernés par un maître absolu que par plusieurs magistrats. J'avoue que vous êtes le meilleur des tyrans, mais je ne crois pas devoir retourner à Athènes car, après y avoir établi un gouvernement libre et refusé la principauté qu'on m'avait offerte, on aurait raison de me blâmer et de croire que j'approuve votre tyrannie si on me voyait revenir".

Crésus, roi des Lydiens, se rendit tributaires tous les Grecs de l'Asie. Quantité de gens de ce siècle quittèrent la Grèce pour différentes raisons et se retirèrent à Sardes, capitale de l'empire de Crésus. Cette ville était alors très florissante en honneurs et en richesses. Chacun y parlait si bien de Solon que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir. Il pria Solon de venir s'établir chez lui. Solon lui répondit : "J'estime infiniment l'amitié que vous me témoignez et je prends Dieu à témoin que si je n'avais pas résolu depuis longtemps de demeurer dans un état libre, j'aimerais mieux vivre dans votre royaume qu'à Athènes tant que Pisistrate y exercera sa tyrannie. Mais, selon le genre de vie que j'ai choisi, j'aime mieux vivre dans un pays où on est libre. J'irai pourtant vous voir, pour avoir le plaisir de demeurer quelque temps avec vous". Solon s'en alla donc à Sardes, à la demande de Crésus qui était très pressé de le voir. En traversant la Lydie, il rencontra quantité de grands seigneurs avec de gros cortèges et des trains magnifiques. Il croyait à tout moment que c'était le roi.

Enfin, on le présenta à Crésus qui l'attendait assis sur son trône et qui s'était revêtu de ce qu'il avait de plus précieux. Solon ne parut pas étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit : "Mon hôte, je connais ta sagesse par réputation et je sais que tu as beaucoup voyagé. Mais as-tu déjà vu une personne vêtue si magnifiquement que moi ?". Solon lui répondit : "Oui, les faisans, les coqs et les paons ont quelque chose de plus magnifique, car tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer". Une réponse si imprévue surprit fort Crésus. Il commanda



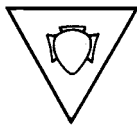
CINQUIEME DEGRE

NUMERO 3

que l'on ouvre tous ses trésors et qu'on déploie devant Solon tout ce qu'il avait de meubles précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui et lui dit : "Avez-vous déjà vu un homme plus heureux que moi ?". Solon répondit : "Oui, c'est Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien administrée. Il a laissé deux enfants fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister. Enfin, il a eu le bonheur de mourir les armes à la main en remportant une victoire pour sa patrie. Les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avait perdu la vie et lui ont rendu de grands honneurs".

Crésus répliqua : "Comment, tu ne me mets donc pas au nombre des gens heureux ?". Solon lui répondit : "Ô roi des Lydiens, vous possédez de grandes richesses, vous êtes le maître de quantité de peuples, mais la vie est sujette à de si grands changements qu'on ne peut décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carrière. Le temps fait tous les jours naître de nouveaux accidents dont on n'aurait jamais pu se douter. On ne doit pas s'assurer de la victoire lorsque le combat n'est pas encore fini". Crésus renvoya Solon et ne voulut plus le voir. Esope, qui était alors à Sardes où on l'avait fait venir pour divertir Crésus, dit à Solon : "Ô Solon, il ne faut pas s'approcher des rois ou il faut leur dire uniquement ce qui leur est agréable". Solon lui dit : "Au contraire, il ne faut jamais s'en approcher ou bien il faut toujours les conseiller le mieux possible et ne leur dire que la vérité".

Cyrus, roi des Perses, tenait prisonnier Astiages, son grand-père maternel, et l'avait dépouillé de tous ses états. Crésus s'en offensa et fit la guerre aux Perses. Comme il avait des richesses immenses et qu'il se voyait à la tête d'une nation qui passait pour la plus belliqueuse du monde, il croyait que rien ne lui était impossible. Il fut malheureusement vaincu et se retira à Sardes, où il fut assiégé et fait prisonnier par les Perses après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui lui fit mettre des chaînes. On le mit aussitôt sur un



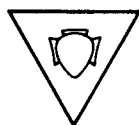
CINQUIEME DEGRE

NUMERO 3

bûcher où on l'attacha au milieu de quatorze enfants Lydiens pour y être brûlé à la vue de Cyrus et de tous les Perses. Comme on mettait le feu au bûcher, Crésus se souvint du discours que lui avait tenu Solon. Il s'écria en soupirant: "Ô Solon, Solon, Solon". Cela surprit Cyrus qui demanda si c'était quelque dieu qu'il invoquait dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien.

Enfin, après avoir contraint Crésus de parler, il dit, tout accablé de tristesse : "Ah ! Je viens de nommer un homme que les rois devraient toujours avoir auprès d'eux et qu'ils devraient plus estimer que tous les trésors et leur magnificence". Cyrus lui demanda d'en dire davantage. Il continua : "C'est un sage de Grèce que j'ai fait venir pour lui faire admirer ma grande prospérité. Il me répondit froidement, comme s'il voulait me faire comprendre que cela n'était qu'une sottise vanité, qu'il fallait que j'attende la fin de ma vie et ne pas présumer d'une félicité qui était sujette à une infinité de calamités. Je reconnais à présent la vérité de toutes les choses qu'il m'a prédites". Pendant que Crésus parlait, le feu brûlait déjà au bas du bûcher et allait gagner le haut. Cyrus fut fort touché par les paroles de Crésus. L'état déplorable d'un roi qui avait été si puissant le fit réfléchir et il craignit qu'une pareille disgrâce ne lui arrive par la suite. Il commanda aussitôt que l'on éteigne le feu, fit ôter à Crésus les chaînes dont il était chargé, lui rendit tous les honneurs possibles et se servit de son conseil dans les affaires les plus importantes.

Solon, après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie, où il fit bâtir une ville qu'il appela "Solos". Il alla ensuite à Chypre et se lia d'amitié avec Phylocypre, prince d'Oepie. Cette ville était bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Phylocypre de la rebâtir dans un meilleur endroit. Il choisit une belle plaine très fertile, conduisit lui-même cette entreprise qui réussit très bien. Phylocypre, par reconnaissance, voulut que cette ville s'appelle "Soles". Sur la fin de ses jours, il avait commencé un poème sur ce qu'on lui avait appris en Egypte au sujet d'une île atlantide qu'on plaçait au-delà de l'océan connu. La



CINQUIEME DEGRE

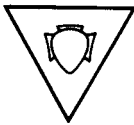
NUMERO 3

mort le surprit à Chypre avant que son ouvrage soit achevé. C'était dans la 55^e olympiade, environ la 82^e année de son âge. Avant, il avait ordonné qu'on porte ses os à Salamine, qu'on les brûle et qu'on en jette les cendres dans toute la campagne. Après sa mort, les Athéniens lui dressèrent une statue de bronze qui le représentait, son livre des lois à la main, avec les habits de prince du peuple. Les habitants de Salamine lui en dressèrent une autre qui le représentait en orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe».

Avec nos meilleurs voeux de Paix Profonde,

Sincèrement et fraternellement.

LE MAITRE DE VOTRE CLASSE



Application Pratique

*«Quoi que tu veuilles faire, fais-le rapidement.
Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui».
(C'est à toi que je confie).*

Nous vous suggérons de consulter une encyclopédie, ou tout autre ouvrage de référence, et de vous reporter à la rubrique «*Grèce antique*». Cela vous permettra de vous replonger dans le contexte historique et géographique qui sert de cadre aux philosophes dont nous étudions la vie dans ces monographies. La Connaissance a toujours eu une double nature : exotérique et ésotérique. Son aspect ésotérique n'a jamais changé au cours de l'histoire, car les lois cosmiques et la manière dont elles oeuvrent dans la Création sont immuables. Il en est de même pour le sens et l'application des symboles traditionnels. En revanche, son aspect exotérique, comme nous l'avons déjà souligné, doit s'adapter aux mentalités de l'époque et du lieu. C'est pourquoi, en vous familiarisant avec ce qui caractérisait la vie du peuple grec, vous comprendrez les raisons qui poussaient les philosophes à parler et à agir d'une certaine manière.

Tout en menant ce travail particulier, nous vous conseillons d'étudier sommairement une carte de la Grèce antique, car une telle étude vous permettra de comprendre l'origine des qualificatifs utilisés pour différencier les écoles de pensée qui existaient alors dans ce pays. Vous constaterez en effet que les philosophes classés comme Eléates, Italiques, Ioniens, etc., devaient cette qualification à des critères géographiques. Vous noterez également que des villes actuelles ou anciennes de Grèce portent le nom de villes égyptiennes. Tel est le cas, par exemple, de Thèbes et d'Abydos. Cela montre à quel point la terre des pharaons et celle des philosophes grecs ont toujours été liées. En fait, une grande partie de la gnose grecque prend sa source dans les enseignements qui étaient dispensés par les Initiés des écoles de mystères d'Égypte.

Résumé de cette monographie

Après avoir étudié soigneusement cette monographie, lisez attentivement le résumé ci-dessous. Il contient les principes majeurs sur lesquels vous devez réfléchir et méditer au cours des prochains jours. Si l'un des points vous pose un problème de compréhension, reportez-vous à cette monographie et revenez sur les explications qui s'y rapportent. En outre, nous vous conseillons de relire ce résumé juste avant d'entreprendre votre prochaine période de sanctum.

- Solon est né à Athènes vers 640 avant l'ère chrétienne. Il séjourna longtemps en Egypte avant de revenir en Grèce, où il joua un rôle politique important.
- Il était un homme d'une grande sagesse et fut un excellent orateur, poète et législateur.
- Solon est l'auteur de la maxime : *«Il faut garder le juste milieu en toutes choses»*.
- Il considérait que les lois doivent être faites de telle manière que les hommes comprennent qu'il est plus utile de les respecter que de les violer.
- Solon disait que l'homme n'a pas de meilleur guide que sa conscience et qu'il ne devrait jamais rien faire sans l'avoir consultée.
- Comme Thalès, il accordait beaucoup d'importance à l'amitié et au respect des parents. Par ailleurs, il avait horreur du mensonge et pensait qu'un honnête homme ne devait entretenir aucune relation avec des personnes méchantes.
- Solon n'aimait pas les honneurs et mettait en garde son entourage contre l'aspect arbitraire et transitoire de la puissance temporelle, qu'elle soit sociale, économique ou politique.
- On attribue à ce philosophe la fondation de l'Aréopage, Conseil composé de ceux qui avaient assumé toutes les fonctions législatives et administratives à Athènes.
- A la fin de sa vie, Solon commença un poème consacré à ce qu'on lui avait appris en Egypte au sujet de l'Atlantide.